

**Русский архив. Историко-
литературный сборник. 1904**

Выпуски 1-4

**Москва
«Книга по Требованию»**

УДК 93
ББК 63.3
P89

P89 Русский архив. Историко-литературный сборник. 1904: Выпуски 1-4 / – М.: Книга по Требованию, 2013. – 732 с.

ISBN 978-5-458-45569-5

Оригинальное название: Русский архивъ. Историко-литературный сборникъ. 1904. Выпуски 1-4«Русский архив» — ежемесячный историко-литературный журнал, издававшийся в Москве с 1863 по 1917 год. Создателем и продолжительные годы редактором журнала был П. И. Бартенев – историк, археограф, библиограф. Этот журнал называли «живой картиной былого», поскольку он содержал преимущественно публикации неизданных мемуарных, эпистолярных, литературно-художественных и ведомственных документальных материалов, освещавших культурную и политическую историю России в XVIII и XIX вв. По числу опубликованных источников «Русский архив» стоит на первом месте среди русских исторических журналов. В течение полувека П. И. Бартенев издавал журнал, сумел много написать, опубликовать, открыть множество неизвестных источников. Служба П. И. Бартенева в Архиве министерства иностранных дел, поездки за границу, работа в Чертковской библиотеке позволили редактору познакомиться с разнообразными материалами по истории России. Интересен факт, что именно П. И. Бартенев подобрал исторический материал для романа "Война и мир". Когда известный граф М. С. Воронцов пригласил П. И. Бартенева издать семейный архив Воронцовых, историк познакомился с его женой, Елизаветой Ксаверьевной, услышал от нее много интересных рассказов о Пушкине. Впоследствии в разных журналах, в том числе и в «Русском архиве» были опубликованы статьи П. И. Бартенева, посвященные Пушкину, которые легли в основу будущих исследований пушкинистов, биографов, краеведов, изучавших его творчество. На страницах журнала были опубликованы произведения русских писателей и поэтов: В. А. Жуковского М. Ю. Лермонтова, Н. М. Карамзина, Н. В. Гоголя. Среди редких исторических документов в «Русском архиве» были опубликованы материалы об Отечественной войне 1812 года (1890), записки и письма декабристов (во многих книжках «Русского архива» различных годов).

ISBN 978-5-458-45569-5

© Издание на русском языке, оформление
«YOYO Media», 2013

© Издание на русском языке, оцифровка,
«Книга по Требованию», 2013

Эта книга является репринтом оригинала, который мы создали специально для Вас, используя запатентованные технологии производства репринтных книг и печати по требованию.

Сначала мы отсканировали каждую страницу оригинала этой редкой книги на профессиональном оборудовании. Затем с помощью специально разработанных программ мы произвели очистку изображения от пятен, клякс, перегибов и попытались отбелить и выровнять каждую страницу книги. К сожалению, некоторые страницы нельзя вернуть в изначальное состояние, и если их было трудно читать в оригинале, то даже при цифровой реставрации их невозможно улучшить.

Разумеется, автоматизированная программная обработка репринтных книг – не самое лучшее решение для восстановления текста в его первоизданном виде, однако, наша цель – вернуть читателю точную копию книги, которой может быть несколько веков.

Поэтому мы предупреждаем о возможных погрешностях восстановленного репринтного издания. В издании могут отсутствовать одна или несколько страниц текста, могут встретиться невыводимые пятна и кляксы, надписи на полях или подчеркивания в тексте, нечитаемые фрагменты текста или загибы страниц. Покупать или не покупать подобные издания – решать Вам, мы же делаем все возможное, чтобы редкие и ценные книги, еще недавно утраченные и несправедливо забытые, вновь стали доступными для всех читателей.



Серия Книжный Ренессанс

www.samizday.ru/reprint



ИЗЪ ЗАПИСОКЪ АННЫ ФЕОДОРОВНЫ АКСАКОВОЙ *).

Les mois de Septembre et d'Octobre de l'année 1860 furent marqués par des évènements et des émotions graves pour la famille impériale. Le 18 Septembre la petite Grande-Duchesse Marie Alexandrovna tomba malade d'une angine, qui mit sa vie en danger. Le 21, quand la Grande-Duchesse était fort mal, l'Impératrice accoucha du Grand-Duc Paul, et elle n'était pas relevée encore de ses couches que la maladie de langueur, qui depuis longtemps minait l'Impératrice-Mère, prit un caractère si alarmant, que l'Empereur, rappelé en toute hâte de Varsovie, où il s'était rendu le 30 Septembre pour une entrevue avec l'empereur d'Autriche, n'eut que le temps d'arriver pour assister aux derniers moments de sa mère.

Voici quelques détails sur cette triste époque. Le 18 Septembre était un Dimanche. La Grande-Duchesse était allée, comme de coutume, promener de bonne heure avec l'Empereur. A sa rentrée je la trouvais fort pâle, et elle se plaignit de nausées. Je ne la menais pas à la messe. Ses petites compagnes, les Pérofsky et les Gagarine, vinrent comme d'habitude passer le Dimanche avec elle; mais elle ne voulut pas jouer; elle se coucha et dormit une grande partie du jour. La nuit elle eut de la fièvre. Le matin elle fut un peu mieux, et le médecin lui permit de quitter le lit, mais dans le courant de la journée tous les symptômes de la maladie augmentèrent: elle brûlait de tout le corps et était presque continuellement assoupie. Je ne pouvais pourtant obtenir d'elle de dire qu'elle avait mal et de quoi elle souffrait. Dès sa petite enfance un trait caractéristique de sa nature était une crainte malade de parler de ce qui la faisait souffrir tant au physique, qu'au moral. Elle avait l'air de redouter de constater ou de confirmer par la parole ses sensations intérieures, et comme une sensitive elle se repliait tout au dedans d'elle-même au moindre contact un peu rude des personnes ou des évènements.

*) Сообщеніемъ этой главы изъ Записокъ А. Ф. Аксаковой (урожденной Тютчевой) изволяя почтить наше изданіе Его Императорское Высочество Великій Князь Сергіій Александровичъ. П. Б.

Le lendemain, 20 Septembre, je parvins enfin à découvrir qu'elle avait mal au gosier, parce qu'elle se refusait même à boire, bien qu'elle fût dévorée de chaleur. Le médecin Hartman l'ayant examinée, constata, dans le gosier les taches de l'angine. On la cautérisa plusieurs fois, mais la maladie ne céda pas. L'Empereur et l'Impératrice étaient d'une extrême inquiétude. C'est à l'âge qu'avait alors la Grande-Duchesse, à près de sept ans, qu'ils avaient perdu leur fille aînée, la Grande-Duchesse Alexandrine. L'Impératrice, malgré son état, venait d'heure en heure voir la petite. Elle vint encore à minuit. Le médecin et moi la suppliâmes de prendre quelques heures de repos. Nous devions tous les deux veiller la Grande-Duchesse et l'avertir du moindre changement dans son état. Elle alla se coucher, mais à cinq heures du matin on accourut en grande hâte chercher Hartman, et à six heures du matin déjà les cent coups de canon d'usage annoncèrent qu'un Grand-Duc venait de naître, qui reçut le nom de Paul. C'était le 21, le jour de la fête de Dmitry Rostofsky, et ce qui est vraiment singulier c'est que, quatre jours auparavant, l'Impératrice m'avait dit qu'elle était persuadée qu'elle accoucherait le jour de la fête de St. Dmitry Rostofsky, comme avant la naissance de la Grande-Duchesse elle avait aussi pressenti, que l'enfant naîtrait le jour des saints de Moscou, pour lesquels l'Impératrice avait toujours une dévotion particulière.

Le 21, je vis l'Impératrice à midi. Elle me dit: «Je ne pense pas du tout à mon pauvre nouveau-né, toutes mes pensées sont pour ma petite!» Je n'osais pas lui dire la vérité sur l'état de la malade. Hartman était très inquiet. Malgré les cautérisations, malgré un vomitif qui avait agi, en faisant horriblement souffrir l'enfant, la maladie suivait sa marche progressive: c'était l'angine couenneuse. Vers le soir la fièvre redoubla d'ardeur. La pauvre petite malade gémissait péniblement, la respiration sortait de son gosier, comme un sifflement rauque, qui ressemblait à un râle; j'étais assise près d'elle et je soutenais sa pauvre petite tête dans une agonie d'angoisse. Tantôt ses yeux se fermaient, comme si elle s'assoupissait, puis au bout de cinq minutes elle les rouvrait avec des mouvements convulsifs, comme si elle étouffait. L'Empereur venait de demie-heure en demie-heure, pâle comme un mort lui-même, l'angoisse rigide peinte sur tous ses traits.

Vers dix heures du soir ma soeur Kitty entra chez nous et me dit que la religieuse Loukéria Vassilevna était ici et voulait me parler. Cette religieuse du couvent de Divéef, dans le gouvernement de Nijni, était une simple fille de paysan, qui avait fait ses vœux dès l'âge de douze ans. Maintenant elle en avait quarante et elle se trouvait à Pé-

tersbourg pour surveiller quelques jeunes religieuses, que le couvent avait envoyé à Pétersbourg pour y apprendre la peinture. La Grande-Duchesse Marie Nikolaevna, frappée des rapides progrès dans la peinture de ces jeunes filles, sorties presque toutes de la classe du peuple, voulut les prendre sous sa protection et leur donna un atelier dans son propre palais. C'est là que je fis la connaissance de Loukéria, qui me frappa par un développement tout-à-fait inconcevable dans une personne qui n'avait appris ni à lire, ni à écrire. En écoutant les récits poétiques qu'elle nous faisait sur l'existence au couvent de Divéef, on aurait pu se croire transportée en plein 19-ième siècle dans les mystérieuses et gracieuses légendes de nos Четьи-Минеи. Elle me parlait souvent du père Séraphim, qu'elle avait vu dans son enfance dans sa hutte solitaire au fond des bois séculaires, qui entourent le couvent de Sarof. La mère de Loukéria avait été guérie par les prières et l'attouchement du saint ermite d'un cancer aux lèvres, et par reconnaissance elle avait promis de consacrer l'enfant qui devait naître après cette guérison miraculeuse exclusivement au service de Dieu. Jamais Loukéria n'avait mangé de viandes, et dès les premières années de son enfance elle avait été exercée aux prières et aux pratiques religieuses. Sa grande joie était d'accompagner sa mère à la cabane de Séraphim, à laquelle menait un délicieux sentier serpentant sous des pins gigantesques le long de la limpide rivière Sarof. Par ce sentier on voyait journellement des centaines de pèlerins s'acheminer vers la demeure de l'ermite pour chercher auprès de lui la guérison de leurs maladies, la consolation de leurs peines, de sages conseils pour la conduite de leur vie, et tous ou presque tous en revenaient guéris, consolés, éclairés. Le saint vieillard accueillait tous avec amour. Il distribuait à ses visiteurs un peu de pain béni, des cierges, un peu d'eau cristalline du puits, creusé laborieusement par lui dans les années de sa solitude. Ces simples dons venant de lui se tournaient en bénédictions pour ceux qui les recevaient avec foi. Son regard pénétrait au fond des âmes, ses simples et brèves paroles étaient toutes empreintes d'amour et de cette mystérieuse sagesse, que son âme avait puisé dans ces longues années de commerce avec Dieu, dans la solitude de la nature. Il y avait gagné un don de clairvoyance, qui frappait d'une terreur salutaire même ceux, qui avaient été attirés dans les bois de Sarof plus par curiosité que par piété. Quand Loukéria eut douze ans, Séraphim la bénit pour prendre le voile dans le couvent de Divéef, fondé à 12 verstes de Sarof sous la protection de Séraphim. Loukéria alla d'abord à pied à Kief saluer les reliques des пещеры. Puis, depuis le moment, où elle prit l'habit, sa vie fut une longue suite de labeurs pour le service du couvent. Elle rem-

plit souvent les fonctions si pénibles de quêteuse, et c'est grâce à elle que s'éleva la grande et belle église du couvent. Cette fille qui n'avait jamais lu un livre et n'avait d'autre éducation que celle qu'elle avait puisée dans les offices de l'église, avait un don d'éloquence naturelle vraiment merveilleuse. Ses paroles étaient réellement douces comme le miel. Elle avait le don de conseiller et de consoler sans prendre le ton de prêche ni employer les lieux communs religieux si habituels aux personnes de son état et qui ont si peu de prise sur le coeur. Sa parole, au contraire, jaillissait de source et allait à l'âme.—Aussi je fus bien aise de sa venue à cette heure d'angoisse. Elle m'avait apporté la mante de Séraphim, la mante, sous laquelle il avait passé bien des nuits en prière et qui le couvrait encore, quand il était agenouillé pour la suprême prière, dans laquelle son âme s'en alla à Dieu. Cette mante resta comme un legs pieux entre les mains d'un vieux prêtre Nazarot, qui avait été l'ami de Séraphim et servait à Gatchino à l'église du palais.

C'est cette relique que Loukéria m'apportait avec ses prières. Je la portais à la petite et lui demandais: «Voulez vous que je pose sur vous la mante de Séraphim?»—«Donnez», dit l'enfant et faisant le signe de la croix, elle dit simplement: «Отче Серафимъ, моли Бога о мнѣ!» Elle s'endormit aussitôt, et aussitôt aussi le sifflement rauque de sa respiration s'adoucit; au bout de cinq minutes elle respirait si doucement, qu'on ne l'entendait plus, et au bout de dix minutes elle était couverte d'une abondante transpiration. Elle ouvrit à peine les yeux et me dit: «Le gosier ne fait presque plus mal», et elle se rendormit profondément et paisiblement. L'Empereur entra, je lui montrai la mante et lui dis en peu de mots ce que c'était. Il fit le signe de la croix. L'enfant dormait toujours. Vers trois heures le médecin la trouva, à son étonnement, complètement sans fièvre et toute en transpiration. Loukéria, qui me voyait épuisée par ces trois jours d'angoisse et deux nuits de veille complète, me dit: «Laissez-vous dormir tranquillement. St. Séraphim sera avec l'enfant». Je m'endormis près du lit de la petite d'un sommeil si profond, que je n'entendis pas l'Empereur, qui vint de bonne heure voir sa petite fille. Marie Alexandrovna se réveilla tard, elle me dit de sa voix naturelle: «Où est Loukéria?»—«Elle est chez moi, elle a prié pour vous cette nuit»—«Je veux la voir». On la fit entrer. La petite lui tendit la main et lui dit: «Merci d'avoir prié pour moi. J'avais bien mal au gosier. Quand on m'a mis la mante, cela a passé». Elle se rendormit presque aussitôt et dort presque toute la journée. Elle ne voulut rien manger, mais demandait à boire, en ajoutant toujours: «Mais de l'eau sainte», et elle faisait le signe de la croix après avoir bu. Que de

candeur et de pureté dans la foi des enfants et qu'on comprend bien la parole du Sauveur, qui dit que c'est à eux qu'est le royaume des cieux! Quel bonheur ce fut de pouvoir dire à l'Impératrice, que la petite était hors de tout danger! L'Impératrice pleura beaucoup, quand je lui fis le récit de la nuit. Dans la suite l'Empereur fit don au couvent de Loukéria de 600 arpens de terre.

La convalescence de la Grande-Duchesse marcha assez rapidement, et le 25 elle fut déjà en état de se lever pour la première fois. Dès qu'elle eut repris un peu de forces, elle voulut absolument faire de petits ouvrages en papier tressé et en perles pour les envoyer à l'Impératrice, et elle y travaillait assidûment, quoiqu'elle pût à peine tenir sa petite tête et ses faibles petites mains. Elle disait: «Que je voudrais voir Maman! Je ne pense qu'à elle toute la journée». Enfin le 28, le médecin permit qu'on la portât bien enveloppée à travers les chambres chez l'Impératrice. L'Empereur devait venir la prendre à midi. Elle se tenait devant l'horloge, suivant le mouvement de l'aiguille, et disait: «Sonne, sonne plus vite». Le bonheur de l'Impératrice fut inexprimable en revoyant la petite, quoique bien faible et pâle, mais tout-à-fait convalescente.

Une des femmes de service de la Grande-Duchesse et les nièces de la kamerfrau Tiesenhausen, qui l'avaient soignée dans sa maladie, prirent la scarlatine. La femme de service Pélagie manqua même en mourir. Ceci donna à penser au médecin, que la maladie de la Grande-Duchesse avait été ce qu'on nomme la scarlatine blanche, dans laquelle les taches ne paraissent pas sur la peau, mais où la maladie se concentre au gosier, ce qui la rend très dangereuse. La circonstance que la Grande-Duchesse fut enflée après sa maladie et que sa peau ensuite pela confirma l'idée du médecin, et il fut décidé, que la Grande-Duchesse observerait la quarantaine de six semaines qu'impose cette maladie.

Le 30 Septembre l'Empereur partit pour Varsovie où il devait avoir une entrevue avec l'empereur d'Autriche, qui venait de donner une constitution à la Hongrie. Le 5 nous célébrâmes les sept ans de la Grande-Duchesse Marie Alexandrovna, et l'Impératrice me confia le petit Grand-Duc Serge, qui avait alors trois ans, pour qu'il fût élevé avec sa soeur jusqu'au moment, où il serait d'âge à passer à un gouverneur.

A cette époque, c'est à dire les premiers jours d'Octobre, la santé de l'Impératrice - Mère commença à offrir des symptômes alarmants. L'Impératrice-Mère avait passé à Nice l'hiver précédent, elle était re-

venue en Russie le 26 Juillet, portant sur tous ses traits le cachet de marasme, qui devait bientôt mettre fin à ses jours. Dès les premiers froids d'automne les symptômes de la maladie s'aggravèrent. Karel, le médecin de l'Impératrice, lui déclara, que si elle s'obstinait à passer l'automne à Pétersbourg, il ne pouvait répondre de sa vie. «Et si je m'en allais même, pourriez vous en répondre?» Karel lui répondit évasivement: «La vie est entre les mains de Dieu, Madame»—«Mon bon Karel», lui dit-elle avec le ton de dignité simple qui la caractérisait: «une Impératrice de Russie ne doit pas mourir sur les grands chemins. Je resterai». On dit, que pourtant ce jour-là elle pleura beaucoup; mais une fois la résolution prise de rester, elle reprit bientôt son calme. On remarqua un changement dans son existence habituelle: elle vit moins de monde, ses dames les plus intimes seulement, et presque plus d'hommes. Étant allée en ville sur la tombe de l'Empereur Nicolas, elle y resta longtemps en prières et, en quittant la forteresse, elle dit à Lise Fersen, qui l'accompagnait: «Mit welcher Wonne habe ich gebethet auf dem Stein, unter welchem ich bald ruhen werde». Le 13 Octobre les symptômes de la maladie devinrent si graves, que Karel déclara, qu'il fallait faire communier l'Impératrice. Ses enfants et les personnes de son entourage tâchèrent de l'amener à demander elle-même la communion; mais elle ne parut pas comprendre leurs insinuations. Enfin le 14 au matin Bajanof entra chez elle et lui proposa simplement de communier. «Il faudrait bien m'y préparer pendant deux ou trois jours», dit elle. «Non, il vaut mieux le faire tout de suite», répondit Bajanof. Elle y consentit avec joie, et parut ressentir après l'accomplissement de cet acte une grande sérénité et un grand calme. Elle dit: «Ich sah wohl dass mehrere von Euch an die Thüre klopfen, aber keiner hatte den Muth die Thüre zu öffnen».

Ce jour-là l'Empereur quittait Varsovie, où il avait été très souffrant, et la Grande-Duchesse Olga Nikolaevna partait aussi de Stuttgart pour arriver l'avant-veille de la mort de sa mère à Царское.

Le 16, le marasme avait fait de rapides progrès. L'Impératrice-Mère avait des accès de suffocation, qui étaient suivis de longues heures de prostration complète. On était fort inquiet que l'Empereur, qui était attendu pour les neuf heures du soir, n'arriverait plus à temps pour trouver sa mère encore en vie. L'Impératrice était violemment tourmentée, elle était mal remise de ses couches, et l'agitation morale, dans laquelle elle avait été presque constamment, avait retardé son rétablissement. Elle voulait absolument, contre l'avis des médecins, se rendre au palais Alexandre, et ayant reçu un billet très agité de la Grande-

Duchesse Marie Nikolaévna, qui lui disait, que l'Impératrice-Mère se mourrait, elle ne voulut entendre à rien et courut auprès de sa belle-mère. Cela avait été une fausse alarme: l'Impératrice-Mère redevint calme et s'assoupit. L'Empereur arriva le soir très défait et l'air très souffrant. Lui et l'Impératrice passèrent la nuit au palais Alexandre, l'Impératrice dans une chambre très froide, et le matin elle avait un point de côté, qui lui coupait complètement la respiration. On la ramena au palais extrêmement souffrante. Ce jour-là, le 17 Octobre, on organisa au plus vite le baptême du Grand-Duc nouveau-né, pour que l'Impératrice-Mère pût encore être sa marraine. C'est ma petite Grande-Duchesse qui devait la représenter et le Grand-Duc Alexandre être le parrain. Le baptême fut fait à la hâte à 4 heures et sans le cérémonial d'usage à ces occasions. Comme le baptême fut fait tard dans la journée, il n'y eut point de messe, et ce n'est que le lendemain que le petit néophyte fut porté à la communion. C'est ce jour-là, le 18, qu'arrivèrent le soir la Grande-Duchesse Olga et le Grand-Duc Michel. Tous les enfants de l'Impératrice étaient donc réunis autour de leur mère mourante pour recevoir sa dernière bénédiction. Jusque là l'Impératrice-Mère cependant ne semblait pas se douter, qu'elle fût si près de sa fin. Le 17 au soir, se sentant un peu mieux, elle demanda qu'on fit un peu de lecture. A la recommandation des Grandes-Duchesses, m-me Bougard, la lectrice, prit un livre de prières. L'Impératrice-Mère demanda un peu surprise, pourquoi on ne lui lisait pas «Le Duc de Savoie», roman, qu'elle avait commencé à lire avant sa maladie.

Le 18, l'Empereur lui proposa de communier encore. «Le puis-je?» dit-elle, «quelle joie!» et elle communia avec une grande ferveur. La Grande-Duchesse Olga et le Grand-Duc Michel devant arriver le soir, elle les attendait avec impatience et dans ses moments de délire elle les appelait avec angoisse. Le soir, elle demanda un bonnet élégant pour recevoir la Grande-Duchesse Olga. Vers sept heures elle se sentit très oppressée et voulut être transférée de son lit sur la couchette. L'Empereur et ses frères l'y portèrent sur leurs bras. On lui demanda, si cela l'avait fatiguée. Elle dit: «Oh, nein, es waren so liebe Träger». En ce moment, tous les siens étaient à l'entour d'elle, elle fit une exclamation de joie et un mouvement de la main, comme pour les bénir tous. Elle donna à l'Empereur un étui, contenant une parure d'améthistes, qu'elle destinait à l'Impératrice Marie comme cadeau de baptême; elle tint encore ces bijoux quelques instants en main et les examina avec attention avant de les lui remettre. La nuit fut très agitée, l'Impératrice ne dormit point. On l'entendait dans son délire nommer l'Em-

pereur Nicolas, sa fille Alexandrine, son beau-fils le Duc Max de Leuchtenberg, et d'autres personnes mortes de sa famille et s'adresser à eux, comme si elle les voyait près d'elle.

Le 19, l'Impératrice Marie, quoique bien souffrante encore, voulut retourner au palais Alexandre dès le matin. A une heure environ je reçus un billet d'elle en ces termes: «On demande la mante de Séraphim pour calmer la grande agitation de l'Impératrice. Envoyez-la moi». Une heure après je menais le Grand-Duc Serge au palais Alexandre.

Nous y trouvâmes tout le monde à genoux dans la chambre attendant à celle, où était couchée l'Impératrice-Mère. On lisait les prières des agonisants. L'Impératrice m'a raconté depuis, que quand on avait apporté la mante de Séraphim, l'Empereur avait dit à sa mère: «Voici une relique que Marie Vous envoie et qui l'a soulagée dans sa maladie. Permettez Vous, qu'on la pose sur Vous?» — «Avec joie», répondit la malade. Presque aussitôt ses angoisses se calmèrent et soudain, comme si subitement la pensée de sa fin prochaine se fût révélée à son âme: «Et maintenant», dit-elle «je veux te bénir et dire adieu à tous». Elle lui parla assez longuement, mais sa langue était déjà alourdie par l'agonie et ses paroles étaient si confuses que l'Empereur ne comprit que ces mots: «Et maintenant tout retombe sur toi, sur toi seul!» On vit alors une des scènes les plus grandioses et les plus touchantes qu'il puisse être donné de contempler. L'Impératrice mourante était étendue sur sa couche au milieu d'une très grande pièce, dont les portes latérales avaient été aux deux extrémités ouvertes à deux battants. Pendant une heure on vit lentement et solennellement défiler devant ce lit mortuaire non seulement les membres nombreux de la famille impériale, les intimes du palais, mais toutes les personnes de la suite, tout le personnel de la domesticité, jusqu'aux simples istopniks du service. Tous s'approchaient pour baiser une dernière fois la main de la souveraine mourante. Sa voix faible répétait: «Adieu, adieu, à tous». Ses yeux adressaient un dernier regard d'affection, ses mains un dernier signe de bonté à ceux, qui l'avaient aimée, connue, servie pendant les longues années de sa jeunesse, de son bonheur, de sa grandeur. Et ces adieux, pleins de majesté et de simplicité, étaient bien la digne clôture de l'existence de cette fille de roi et de cette épouse de Czar, qui au milieu du prestige de grandeur, dont le sort l'avait enveloppée, avait conservé un coeur humble, aimant, bienveillant et enfantinement simple.

Je m'approchai d'elle avec le petit Serge. Elle me dit de sa voix faible: «Marie!» comme si elle m'eût demandé sa petite-fille. La Grande-